

Études et documents
réunis par Pierre Halen et János Riesz

PATRICE LUMUMBA
ENTRE DIEU ET DIABLE
Un héros africain dans ses images



L'Harmattan

Il est doux de se raconter des histoires:

Gérard CHALIAND, *Mythes révolutionnaires du Tiers-Monde*.

— Ça se calme. Pour combien de temps, c'est une autre affaire.
[...] Dès qu'il s'agit de l'Afrique, les gens ou bien ne veulent pas savoir, ou bien jugent au nom de leurs principes. Tout le monde se moque éperdument de ceux qui sont sur place.

V.S. NAIPAUL, *A Bend in the River*.

TABLE DES MATIÈRES

Mythe, histoire et procès du sens : visite guidée d'une imagerie Pierre HALEN	7-29
Études	
Lumumba ou l'Afrique ambiguë de Jean-Paul Sartre. Jean-Marc MOURA	39-48
Quelques images de Patrice Lumumba dans la littérature du monde noir d'expression française. Marie-José HOYET	49-80
La figure de Patrice Lumumba dans les lettres du Congo-Zaïre. Charles DJUNGU-SIMBA K.	81-91
Patrice Lumumba, messie noir et diable suicidaire dans <i>Une saison au Congo</i> d'Aimé Césaire. Kathleen GYSSELS	95-109
«Vienne le temps des pluies». La représentation de la crise congolaise dans <i>Le Livre noir du Congo</i> d'Hélène Tournaire et Robert Bouteaud, et dans <i>Une saison au Congo</i> d'Aimé Césaire. Karin SEKORA	111-128
Lumumba dans l'œuvre poétique de Tchicaya u Tam'si. Décomposition et recomposition d'un mythe Claudia ORTNER-BUCHBERGER	137-150
Patrice Lumumba, héros nigérian ? Alain RICARD	151-155
Patrice Lumumba dans le roman d'espionnage Édouard VINCKE	157-168
Lumumba dans la littérature post-métropolitaine en Belgique. Une spectrographie Pierre HALEN	169-186
Patrice Lumumba et les Belges : histoire d'un amour déçu. Jean-Claude WILLAME	189-195
Du portrait au personnage. La diabolisation symbolique de Patrice Lumumba dans <i>La Libre Belgique</i> . Christine MASUY	199-213

De l'indifférence à l'effroi : le Congrès américain et Patrice Lumumba (1959-1961).	
Bernard LEMELIN.....	219-238
Patrice Lumumba d'après la propagande à l'époque de la République Populaire Polonaise	
Stanislaw JANKOWIAK.....	239-252
Patrice Lumumba : a short-lived legend	
Andrzej SZPOCINSKI.....	253-256
Lumumba dans <i>Présence africaine</i> .	
Katharina STÄDTLER.....	259-276
L'Afrique du Che. Du mythe de Lumumba à la réalité de la guérilla.	
Véronique PORRA.....	277-294
Patrice Lumumba en son temps : un modéré ?	
NYUNDA ya Rubango.....	295-309
"Lumumba delivers the Congo from Slavery". Patrice Lumumba in the minds of the Tetela	
Thomas TURNER.....	315-334
La pensée politique de Lumumba. L'autre face du discours révolutionnaire.	
P. NGOMA-BINDA.....	335-349
Figures des mémoires congolaises de Lumumba : Moïse, héros culturel, Jésus-Christ	
Bogumil JEWSIEWICKI.....	353-386

Documents

Patrice Lumumba. la dimension d'un tribun (extraits)	
Jean VAN LIERDE.....	30
Extraits du <i>Journal</i> d'un magistrat colonial (juillet-septembre 1959)	
N.	31-38
Patrice Lumumba et la guerre des bières. Un témoignage.	
N.	92-94
Quelques témoignages sur Lumumba	
Recueillis par Alphonse MBUYAMBA Kankolongo.....	129-136

Lettre à Benoit Verhaegen	
Jean VAN LIERDE	187-188
Extraits de <i>La Libre Belgique</i> (Bruxelles)	
N.	196-198
Extraits de <i>La Presse africaine</i> (Bukavu)	
N.	214-218
Lettre inédite à Jef Van Bilsen	
Patrice LUMUMBA.....	257-258
Patrice Lumumba, symbole d'amour (extraits)	
Gabriel KABONGO Bujitu.....	310
Quelques chansons populaires de l'État autonome du Sud-Kasaï recueillies par Bertin MAKOLO Muswaswa	311-314
Catéchisme du lumumbisme	
N.	350-351
Résumés/ Summaries	378-386

Lumumba dans la littérature post-métropolitaine en Belgique

Une spectrographie

Pierre HALEN

Universität Bayreuth

Des images sont restées dans la mémoire des Belges à propos de Lumumba. Le contraire eût tout de même été étonnant, si l'on songe à la profondeur du traumatisme suscité par la «crise congolaise» dans un pays qui n'en demandait pas tant et qui, d'avoir été placé ainsi au centre d'une actualité pour le moins controversée, fût sans doute volontiers rentré sous terre. Ce n'était pas possible : en hâte, on a dès lors lâché du lest, on a lâché le Congo, puis Lumumba, puis le Katanga, ces objets quelque peu brulants.

Au Royaume de Belgique, petit pays d'enclave et nation incertaine, on a souvent tiré sa fierté du pragmatisme économique et d'une méfiance à l'égard de tout ce qui peut faire penser à la grandeur ou à la brillance, rhétorique du débat d'idées ou polémique internationale : ce créneau-là du discours, ressenti comme creux et même dangereux – on sait dans ce pays ce que coûtent la folie des grandes nations et les guerres – était occupé exemplairement par la France. À l'égard de ce code identitaire, l'entreprise congolaise avait d'emblée constitué un écart, une faute peut-être, celle que commet un groupe d'écoliers se risquant à aller jouer dans la cour des grands et, d'y pouvoir jouer si aisément pendant longtemps, oubliant à demi, mais à demi seulement, la situation fautive où ils se mettaient, par suite des rêveries impériales d'un royal chef de bande dont les desseins les avaient sidérés.

Les années 50, celles de la «colonie modèle», du «Congo moderne», de la «dixième province», du «trionphal voyage» du Roi Baudouin et de l'Exposition universelle de Bruxelles, sont celles du plus grand oubli. C'est que, les camarades de la même classe continuant pendant ce temps à jouer leur partie dans la cour des petits, le Royaume joue là un rôle plus conforme à sa dimension et à sa situation : celui de la reprise économique, celui

des alliances internationales issues de la guerre ; son rôle est fondateur dans la constitution européenne qui commence avec le Bénélux et aboutit au Marché commun, sa place est honorable à l'ONU. Il a signé sans trop sourciller le Traité de San Francisco, qui lui impartit à terme de renoncer à sa colonie : sans doute voit-il, dix ans plus tard, dans certaines clauses du Traité de Rome, le moyen de reporter sur les épaules européennes¹ le fardeau symbolique et financier que représentera bientôt le Congo, si celui-ci poursuit son développement spectaculaire, et tout ne semble-t-il pas indiquer, à ce moment, qu'il le poursuivra ?

Les émeutes de janvier 59 constituent le premier coup de sifflet : on ne sait pas très bien d'où il vient, et, après un temps d'arrêt, on continue à jouer comme si de rien n'était. Il y aura d'autres rappels à la réalité : on a compris, on s'en va, et au plus vite au mieux. On partirait sur la pointe des pieds, mais ce n'est pas possible. Dans les couloirs qui permettent de regagner la cour des petits, et longtemps après, les courageux se rejettent comme d'habitude la responsabilité. Il y a ceux qui parlent haut, trop haut peut-être pour ne pas inspirer le sentiment qu'eux-mêmes ne sont pas tout blancs en l'affaire. Dans ce groupe, les uns, ceux du «sanglot de l'homme blanc», présentent Lumumba comme une jeune vierge innocente, immolée sur l'autel du néo-impérialisme, et la victime des calculs de vieilles nations. Pour les autres, Lumumba, ce tiers extrêmement visible, est le bouc qu'on charge de tous les torts. Les deux factions apparemment opposées s'entendent d'ailleurs généralement pour ramener toute la personnalité, le programme et l'action de Lumumba à son discours du 30 juin.

D'autres enfin, sur un ton plus modéré, travaillent à faire la part des choses ; un Jean-Claude Willame par exemple, concède formellement les erreurs stratégiques commises par le Premier Ministre congolais, mais relève d'autre part les attermoissements funestes et les précipitations inconsidérées de la politique belge. Pour témoigner de cette diversité du discours historiographique, les deux ouvrages les plus récents sur l'assassinat, – apparemment tout aussi sérieux l'un que l'autre, mais reposant néanmoins sur des sources différentes –, défendent l'un l'idée qu'en définitive la Belgique comme État n'est pour rien dans le meurtre (la thèse de Jacques Bras-

¹ Cf. cet aveu d'un sénateur : «Tout le monde a l'impression qu'une fois de plus le Congo a été sacrifié. Personnellement je crois qu'il n'y avait pas moyen d'éviter ce sacrifice. La Belgique a commis l'erreur de ne jamais faire de dépenses de souveraineté au Congo» (Lettre de Norbert Hougardy à Albert Maurice, 21 mars 1957. Papiers A. Maurice, AML).

sine ¹), l'autre qu'elle en est entièrement responsable (*Krisis in Kongo* de Ludo De Witte ²).

Il y a aussi ceux qui parlent bas, et ceux qui se taisent, qui ont peut-être mieux à faire depuis 1961 que d'en reparler. Mais même ceux-là n'oublient pas tout à fait. Ainsi, dans une livraison de février 1994, le quotidien conservateur *La Libre Belgique*, qui avait si ouvertement diabolisé le Premier Ministre en 1960, qualifiait incidemment le politicien José Happart de *Lumumba fouronnais*. Il faut savoir que José Happart, d'obédience socialiste, est surtout connu pour son combat en faveur des intérêts de la Wallonie menacés par la Flandre, et en particulier en faveur de la petite commune agricole de Fourons, majoritairement francophone mais légalement située en Flandre. Pour *La Libre Belgique*, l'ex-fermier Happart devenu député européen n'est pas seulement un agitateur menaçant le fragile équilibre «communautaire», c'est-à-dire ce qui reste de l'unité du pays, c'est un adversaire politique dont les positions sont sans cesse renvoyées à l'irréalisme et à l'intempestivité. Qualifier Happart de *Lumumba fouronnais*, c'est évidemment vouloir le discréditer. De notre point de vue, le fait même de cette qualification nous en apprend sur la permanence, dans le lectorat du journal, d'un certain nombre de présupposés négatifs à propos de Lumumba : un excité, sans doute, et dont l'action est néfaste, mais tout de même un homme d'un autre format que villageois : l'appellation est fortement condescendante pour Happart. Incidente et déplacée hors de tout contexte africain, elle apparaît comme un lapsus, révélant mieux l'image qui est restée dans la mémoire profonde que tel article explicitement consacré à l'Afrique et où, l'auto-censure du «sanglot» fonctionnant alors à plein, on accueillera de plus ou moins bonne grâce l'idée que le colonialisme belge était finalement, sinon aussi haïssable que certains l'ont dit, du moins très imparfait et même, si l'on en croit certains comptes rendus récents de *La Libre Belgique*, réductible au stéréotype du «colon raciste». La diversité des opinions, qui se manifeste ainsi à différents étages du discours tenu par la même maison, est donc réelle ; elle est forcément encouragée par le groupe des pragmatistes taiseux, qui n'ont aucune envie de réagir aux propos des uns et des autres, mais aussi bien par les flottements de la doxa en cette fin de siècle.

On en tirera ceci qu'il y a, d'une part, un *personnage* historique Lumumba, qui est évoqué en sens divers dans les discours qui ne peuvent

¹ Publiée avec Jean Kestergat, journaliste dont les contributions concernant l'Afrique centrale ont été appréciables : *Qui a tué Patrice Lumumba ?* Louvain-la-Neuve, Duculot, 1991, 230 p.

² Éd. Van Haelewijk, 1996, 496 p.

éviter de le mettre en scène (l'historiographie, les témoignages, les plaidoyers) : saint martyr, agité du bocal ou simplement homme politique dans un contexte analysable. Mais qu'il y a, d'autre part, un *spectre* Lumumba, réduit à son nom et à quelques images simplifiées, qui revient hanter périodiquement le discours à des endroits où on ne l'attendait pas spécialement. C'est à quelques-unes de ces manifestations incidentes dans la littérature de l'ex-métropole que nous nous attacherons ici, en faisant l'hypothèse que le spectre nous en apprendra peut-être plus sur l'imaginaire que les mises en discours frontales du personnage, lesquelles sont plus sujettes aux contraintes du traitement idéologique et de l'auto-censure. On verra que le spectre, au sein du texte, lutte avec le personnage, et que les auteurs, sauf Geeraerts, ne lâchent pas facilement la bride au premier.

Militantisme et ambigüités de Sanchotte

Bien des intellectuels ont fait remarquer le relatif hiatus qui sépare, en Belgique francophone, les sphères de la politique des sphères de la littérature. La comparaison avec la France, «nation littéraire», est au moins sous-entendue dans de tels propos. Et de fait, peu d'écrivains qui se mêlent explicitement des destinées de la Cité ; de même, peu d'hommes publics qui s'affichent par des références littéraires. Ou, lorsque les uns ou les autres le font néanmoins, un effet d'amortissement ouateux fait perdre à leur tentative l'effet de brillance qu'elle eût suscité en France. En particulier, il est arrivé plusieurs fois à Pierre Mertens, écrivain que plus d'un motif biographique situe du côté de l'engagement sociétair, de déplorer publiquement qu'il n'y ait pas eu en Belgique d'écrivain qui se soit soucié de l'histoire congolaise (supposée ainsi à tort ou à raison receler une abondante matière de faits à dénoncer). En quoi, soit dit en passant, il témoignait involontairement de l'ignorance la plus répandue au sujet de la littérature coloniale.

Reste que lui-même, dans *Les Bons Offices*¹, s'est efforcé d'intégrer la mémoire de la «crise congolaise» dans le discours et dans les interrogations identitaires du protagoniste, un dénommé Sanchotte qui oscille, comme son nom l'indique, entre un pôle héroïque et un pôle réaliste. Sanchotte, dont le profil emprunte beaucoup à l'écrivain lui-même, exerce la singulière profession de médiateur international et, à ce titre, il est le réceptacle de l'histoire du monde : conflits israélo-arabes, dictature en Grèce et en Amérique latine, etc. Il est aussi le réceptacle de son histoire privée, on s'en doute, et, à mi-chemin entre cet espace intime et celui de la

¹ Paris, Seuil, 1974.

planète, il recueille la mémoire de l'histoire récente de la Belgique. Cette éponge qui se souvient de tout dans le plus grand désordre, chaque histoire devenant la métaphore de l'autre et de l'Histoire en général, compulse, en compagnie de sa femme Roxane et d'un ami, Wolf, ses agendas d'autrefois, à commencer par la catastrophe minière de Marcinelle, en 1956 :

– 1956. La décolonisation ne va plus tarder. Les «gueules noires» d'Italie, c'étaient un peu les premiers Noirs dont nous entendions parler..., dit Paul Sanchotte à qui l'envie vient décidément aujourd'hui encore, de tout mélanger (p.41).

Le rapprochement entre les mineurs immigrés et les Africains n'est évidemment pas dû au seul signe aléatoire de la couleur noire. Un autre écrivain, Henry Bauchau¹, avait déjà pointé la concomitance avec laquelle, autour de 1960, ces deux catégories d'«exploités» se sont rappelées ensemble à la conscience du Royaume qui les exploitait. Mertens anticipe ici légèrement la date de cette révélation : c'est que l'année 1956 l'intéresse particulièrement :

En 1956 même, que foutions-nous donc, hormis sortir tant bien que mal blessés de notre adolescence ? Cette année-là, pourtant, un préposé des postes du nom de Lumumba formule ses premières revendications sur un ton singulièrement modéré. On se bat dans les rues de Budapest. À Paris, les cinq syllabes de «Hon-grie li-ber-té» répondent à celles d'«Al-gé-rie fran-çaise». On renoue avec l'usage du klaxon. [...] (p.60).

Sortir de son adolescence, cela signifie en finir avec le service militaire et le demi-Quichotte voudrait pouvoir raconter qu'il s'est fait réformer pour : «Propagande subversive et atteinte au moral des miliciens, [...]. La nuit, [il] lisai[t] à haute voix les discours de Patrice Lumumba à [s]es copains de chambrée». Mais sa femme, Roxane, le corrige et le demi-Sancho doit avouer qu'il n'y avait là que des «raisons banalement médicales» (p.110). Plus loin, on examine l'agenda de l'année 1961 :

13 février. Mort de Lumumba.

– Nous y revoilà, dit Wolf d'un air gourmand. (À cet instant, il pourrait même laisser entendre un claquement de langue satisfait. Ainsi est-il fait que si l'annonce d'une éventuelle grossesse de Roxane semble l'avoir laissé fort indifférent, la référence à la liquidation du leader du Mouvement national congolais l'a aussitôt fait saliver.)

– Pourtant, sois honnête, Paul : nous nous en foutions bien, à l'époque, de Lumumba...

– Pis que ça, reconnaît volontiers Paul Sanchotte, certains aspects du sinistre guignol qui a entouré l'accès à l'indépendance nous ont, dans un premier temps,

¹ Cf. notre essai : «*La Déchirure*, roman de la décolonisation ?», dans Henry Bauchau, *un écrivain, une œuvre*. Ed. A. Soncini Fratta. Bologna, CLUEB, 1993, pp.177-200.

presque divertis... Lumumba et Kasavubu manœuvrant pour échanger leurs rôles de Premier Ministre et de Président de la République, cela pouvait sembler presque amusant au début. Tu vois ça d'ici : Kasavubu fait arrêter Lumumba ; celui-ci, relâché quelques heures plus tard, par le chef de la police qui n'est autre que son oncle, s'en va pavoiser dans les rues, muni d'un porte-voix. La foule qui vient seulement d'apprendre la nouvelle de son arrestation se méprend, croit que l'on expose le prisonnier à sa vindicte et, sur son passage, acclame Kasavubu... Subitement, elle aperçoit les membres de la garde personnelle de Lumumba qui encadrent son char et elle s'égaille, éperdue... La radio officielle annonce le jour même que "c'est au milieu des ovations que le grand leader a repris possession de la cité", mais on se garde bien de préciser à qui elles s'adressaient... Aux Nations-unies, les ambassadeurs des deux gouvernements rivaux qui n'en finissent pas de s'exclure et de se démissionner réciproquement, sont placés à bonne distance l'un de l'autre dans l'hémicycle. Ce qui ne les empêche pas de se retrouver en coulisse et de se congratuler sous les flashes des photographes. Pour mettre tout le monde d'accord, le Chef de l'armée finira par prendre le pouvoir.

– De fait, dit Roxane, nous n'avons pas rigolé longtemps.

– Plutôt nous n'avons plus, soudain, ri des mêmes choses. En même temps que le Congo s'enfonçait chaque jour un peu plus dans l'horreur, nous découvrions avec surprise que le ridicule ne se trouvait pas là où nous l'avions d'abord localisé, mais tout près de nous...

– Et que si ce ridicule tuait, il tuait surtout les gens de l'autre camp (pp.113-114).

Si le dialogue a d'abord laissé place à l'évocation d'un ridicule congolais, sur un mode quasiment carnavalesque¹ auquel l'écrivain prend plaisir, il se reprend ensuite idéologiquement et va démontrer, citations de l'agenda à l'appui, que le ridicule est plutôt belge. Il n'a aucune peine à illustrer cette thèse plus *politically correct* : il lui suffit de livrer textuellement un certain nombre de citations choisies, censément incrites par Sanchotte au jour le jour en 1959 et 60.

Les citations suscitent en réalité deux sortes de ridicules. D'une part, les tartufferies pures et simples ; celle qui suit est relevée par Mertens qui la fait attribuer par son personnage à un «Ministre chargé des affaires économiques et financières du Congo belge et du Ruanda Urundi» s'adressant à ses partenaires congolais : «Vous avez conquis nos âmes par votre spontanéité, par le côté joyeux de votre caractère qui constitue l'apanage des peuples qui vivent au soleil» (p.115). Notons que de telles âneries ont surtout fait la réputation du Ministre des Colonies Van Hemelrijk, l'«ami des Congolais» (ou, à l'occasion, du Ministre De Schrijver), et que, par ailleurs, c'est-à-dire dans les prises de parole des coloniaux, elles figurent

¹ Ce «sinistre guignol» se retrouve chez tel poète zaïrois ; ainsi Elebe parle-t-il du «carnaval du 30 juin» (cf. la contribution de Charles Djungu).

souvent en bonne place dans la dénonciation de l'incurie et de la naïveté «belgicaine» qui ont présidé aux modalités de la décolonisation. Mertens n'a garde, bien sûr, de rapporter la phrase à son auteur, sans doute pour ne pas déforcer symboliquement le camp des décolonisateurs. C'est qu'à un certain niveau du discours, celui qui correspond à sa position progressiste, l'écrivain entend bien rapporter les torts à l'ici du Royaume, considéré globalement comme l'instance colonisatrice. La tartufferie peut n'être, par ailleurs, que le produit d'une bonne conscience aveugle ; citation royale : «Ceux qui prennent notre succession à la tête du gouvernement verront combien large, hardie et, je n'hésite pas à le dire, généreuse a été l'œuvre de la Belgique au Congo» (*ib.*). Deuxième sorte de ridicule : l'angélisme. «Le 13 juillet 1960, notre représentant permanent au Conseil de Sécurité déclarait : "Les opérations militaires belges au Congo ne poursuivent aucun but politique, je tiens à le souligner tout particulièrement [...]"» (p.123). Cet angélisme est à vrai dire plus équitablement distribué qu'il ne devrait l'être dans la bouche de militants tiers-mondistes. Ainsi de cette note :

Au hasard des questions et des réponses, il est poussé aux Sancho des enfants venus d'on ne sait d'où, ils se sont mariés devant l'Éternel, tandis que *le Congo basculait dans le chaos...* Ces digressions ne facilitent pas la compréhension d'un itinéraire en dents de scie. Par moments, ils redeviennent célibataires, Roxane ne croit pas encore en Dieu, *le Congo suit aveuglément son libérateur...* (p.121, je souligne).

Dans cette confusion, où «le président Mao et les responsables de la déconfiture congolaise se passaient un étrange relais» (pp.122-123), les cuistreries et les morceaux choisis de la langue de bois s'accumulent, mais l'orientation idéologique du propos hésite. Ceci fait évidemment partie de la poétique romanesque d'un écrivain qui, en bon héritier de Flaubert, fuit comme la peste le roman à thèse et fait de la littérature un espace de questionnement plutôt que de réponse.

On peut cependant aller un peu plus loin dans la situation du propos. Et d'abord, relever que les personnages partent d'une prémisse : la «déconfiture» congolaise. On est proche de la «débâcle congolaise» ressentie dans le point de vue colonial. C'est ce «chaos» qui s'exprime dans le «sinistre guignol» du duo Lumumba-Kasavubu, mais aussi dans un non-dit, présent à l'esprit du lecteur à cause du contexte narratif mais aussi des savoirs qu'on peut lui présupposer : les turpitudes des sécessions, les horreurs de la rébellion et de la guerre civile, la dictature enfin. On a vu l'effort qui est fait par les personnages pour en attribuer le tort à des «responsables» qui, si l'on en croit les citations, sont toujours belges et situés plutôt dans le camp de la bonne conscience «colonialiste» (même si nous savons que ce

camp est précisément celui qui «concède» à ce moment l'indépendance). Une citation de Lumumba – un extrait du discours du 30 juin (p.115) –, est néanmoins insérée, dans un contexte où le ton est plus didactique et où les personnages expliquent que la provocation est plutôt dans le discours royal. Aucun autre acteur n'est évoqué, rien n'est livré comme analyse au-delà des images les plus médiatiques de l'épisode : on s'en tient au jeu des quelques cartes significatives dans la mémoire historique mondiale.

Mais si l'on n'entre pas dans l'analyse, on n'entre pas à fond dans le jugement non plus : la citation permet de laisser flotter le sens. Il flotte autour de deux axes porteurs. D'abord la dénonciation du marasme, qui exprime le sentiment du «gâchis» et où perce, implicite, une irresponsabilité des deux politiciens congolais cités ; mais chaque fois que pourrait apparaître un élément qui pourrait être défavorable aux ex-colonisés, le dialogue des personnages prend un tour plus didactique et argumente en faveur de l'opinion inverse. Ensuite, l'imputation de la responsabilité aux tartuffes belges de la décolonisation : dans ce cas, pas de discussion, mais au contraire des commentaires pour ironiser davantage.

L'épisode historique est ramené à sa plus simple expression, à trois personnages nommés, et à quelques autres, auteurs anonymes mais fonctionnels de citations choisies. Axiologiquement, deux pôles sont représentés, le pôle belge (officiel et métropolitain) et le pôle congolais : si le premier est décrié, le second est défendu, mais toujours en fonction de la condamnation du premier plutôt que par un jugement le concernant lui-même (le ridicule est plus grand du côté belge, le roi est plus provocant que Lumumba). D'une certaine façon, au-delà du constat de «déconfiture», Mertens évite prudemment d'avoir à se prononcer sur le Congo et les Congolais, et il évite ainsi soigneusement à son personnage Sanchotte d'avoir à effectuer la mission qui était prévue à Stanleyville en 1965 :

– Au Congo, tu es allé...

– Non. Nous devons partir lorsque l'intervention belgo-américaine à Stanleyville et à Paulis nous en a empêchés. Après cela, plus question pour un observateur belge de conserver quelque crédit à l'occasion d'une enquête dans notre ancienne colonie ! Ce fut grâce à cet accident de l'Histoire que nous dûmes de nous trouver d'autres raisons sociales... (p.138).

L'Histoire, et le passé simple, font bien les choses. Le sous-entendu et l'implicite fonctionnent ici à plein : le lecteur est supposé entrer familièrement dans la doxa des personnages, et être convaincu de ce que l'affaire dite de l'Ommegang est une scandaleuse intervention néo-colonialiste. Ce qui relève non du sous-entendu mais de l'occultation, c'est bien entendu le voile pudique (?) qui est jeté sur les victimes congolaises des Congolais, dans une «rébellion populaire» dont des médias de droite comme *Paris-*

Match s'empressèrent au contraire de rapporter les images les plus barbares.

Le destin de Sanchotte est ambigu dans les faits également ; en 1963 (selon la chronologie du roman, celle de l'Histoire est un peu différente), il avait été embauché par une Organisation «qui n'était à l'origine qu'un comité d'aide au Kasai».

– Au Kasai ! N'était-ce pas bien suspect, un fer de lance contre la politique centralisatrice de Lumumba et un encouragement à la sécession ?

– Même pas ! Nous étions censés voler au secours des victimes des deux camps. Au moment même où ç'aurait pu devenir compromettant, notre efficacité se trouva ruinée et nous fûmes forcés de nous reconvertir en «Comité de secours au Lomami...» Celui-ci devait, en quelques mois, élargir ses compétences jusqu'à devenir une ligue pour la défense des minorités du monde entier... (pp.137-138).

Wolf poursuit la conversation :

– Politiquement...

– La neutralité absolue, depuis le premier jour. Neutralité et modération. Désengagement et sérénité. Neutre un jour, neutre toujours (p.138).

Bien entendu, l'énoncé est à nouveau ironique : Quichotte singe Sancho, et lui fait endosser la contradiction d'être assigné à la neutralité tout en devant voler au secours des victimes de l'injustice ou de la répression. En attendant, Sancho n'a pas droit à la parole, et Quichotte ne la prend pas vraiment. *Les Bons Offices* est à sa manière le roman des attermoissements funestes ; le personnage le sait, dont le drame est dans la division de lui-même et le brassage «moderne» de lambeaux de langage.

Les sanglots de Quichotte

Un détail, encore : le «Lomami» (une importante rivière du Nord-Kasai) est un sème qui, naguère encore, jouait un rôle important dans l'historiographie colonialiste, celle de la bonne conscience. C'est en effet sous le nom d'«entrevue du/de la Lomami» qu'a été abondamment rapportée la scène fondatrice du «dévouement» de la Belgique pour les Congolais : on y voyait deux militaires belges accepter la mort cruelle de la main des sultans esclavagistes par fidélité... à leur image d'eux-mêmes. Sanchotte se place ainsi dans une tradition, celle des bonnes œuvres congolaises, qui remonte à la fin du XIX^e siècle.

Le Sanchotte imaginé par Pierre Mertens entretient donc une double distance. L'une, celle du «progressiste», condamne assurément la bonne conscience de l'ex-métropole ; tantôt elle est explicite au point de paraître

didactique, tantôt elle fonctionne sur le mode du sous-entendu ou de l'allusion, c'est-à-dire de l'«évidence» au sein d'un sociolecte supposé commun à la fois à l'auteur, aux personnages et au lecteur. Ce «nous»-là est du bon côté de la morale politique. L'autre distance apparaît mal, apparaît peu, ou alors sous la forme d'antiphrases, parfois sous la forme d'anecdotes dont le «vrai sens» est aussitôt précisé : c'est la distance que Sanchotte ne cesse d'établir entre lui et le monde, tout en se plaignant de ne pouvoir assez le rejoindre. Le Congo reste un lointain, à peine perceptible dans quelques images simplifiées, dans quelques citations ubuesques, comme s'il n'était pas possible, ou plus possible, d'en connaître davantage : il fournit de la matière première pour une discussion idéologique dont les conclusions sont entendues d'avance, mais on n'ira pas y voir.

Il fournit pourtant aussi des moments significatifs de la mémoire métropolitaine et, dans ce cas, également de la mémoire mondiale. C'est encore comme fait de mémoire dans un apprentissage à la fois idéologique et identitaire que le Congo de Lumumba apparaît chez Jean-Pierre Orban-Grillandi¹ :

J'entretenais depuis l'enfance des rapports mythiques avec la Révolution. Dickens avait précédé Marx. Ma conception de la société fut longtemps figée aux *Hard Times* : les capitalistes étaient d'hideux [sic] vieillards rapaces aux nez et ongles crochus, auxquels, dans mon imagerie, je n'eus plus tard aucune peine à associer l'aigle américain. Bien vite cependant, je trouvai le sauveur de David Copperfield et de la petite Dorrit dans un chromo de la Bibliothèque rose : Gavroche, frondeur et lumineux, montant aux barricades et terrassant, tel un Saint-Michel en haillons, l'hydre bourgeoise de la hampe de son étendard. Je n'ai jamais joué à la guerre, je jouais à la Révolution : mi-Don Quichotte, mi-Zorro, je vengeais le peuple exploité dans des expéditions sanglantes et redistribuais le butin de la révolte, ne gardant pour moi que la gloire du héros. J'étais bientôt ma Révolution aux dimensions du monde : les Damnés des terres lointaines vinrent grossir les rangs du peuple souffrant. Je vis en Lumumba un Christ d'ébène et en la Longue Marche un chemin de croix menant à la Résurrection. Saint-Just en culottes courtes, j'attendais le Jugement Dernier où je siègerais à la droite du Père, ce père qui me reconnaîtrait enfin comme son fils, au bout de ma longue conquête de l'identité révolutionnaire...

Je ne m'en rendais pas compte alors, la recherche paradoxale du père par la révolte se doublait d'une quête de frères. La Révolution, communion incandescente des saints sociaux, devait me donner une famille et me guérir du mal profond qui me tenaillait : la solitude. [...]

La référence à Lumumba est mince, assurément, mais elle est puissamment évocatrice ; dans les *Bons Offices*, même multipliée fragments de discours, elle était mince aussi, autant qu'éloquente. Sans aucun égard

¹ *Chronique des fins. Suivi de L'Homme en fuite*. Bruxelles, Pré-aux-sources, 1989, 123 p.

pour l'analyse historique, politique ou sociologique du Congo, la scène se passe ailleurs : pas plus que le joueur n'examine le roi ou le valet qui figure sur la carte qu'il joue, Lumumba est un sème dont le sens est convenu, et qui fonctionne efficacement dans le tableau qui est ici brossé d'un apprentissage.

C'était l'apprentissage de toute une génération, à vrai dire, laissée sans Père par la condamnation du «judéo-christianisme répressif», de l'impérialisme et de l'ethnocentrisme, et se rêvant, à la tête de quelque nouvelle «Compagnie du Lomami» comme à la belle époque de l'anti-esclavagisme arabe, au milieu de «frères» réinventés¹. Le narrateur, en ce cas, poussera quant à lui jusqu'aux rives du Congo pour les retrouver, ces frères-là, et pour effacer, ou pour tenter d'effacer, le péché de colonialisme dont le sang s'est reporté, d'une génération à l'autre, sur ses épaules. Ainsi l'écrivain creuse-t-il les ressorts profonds des complexions mentales qui ont fait l'histoire du tiers-mondisme. On observera néanmoins, ici encore, l'ambiguïté de l'énonciation : d'une part, le Lumumba en «Christ d'ébène» est une image d'Épinal (ou d'Apollinaire, si l'on veut) par rapport à laquelle on prend de la distance en l'attribuant à un point de vue «naïf», celui de l'adolescence ; mais d'autre part, rien n'est fait ni pour remplacer cette image par une analyse socio-historique, ni pour en construire une autre : c'est donc en fonction d'une adhésion ambiguë au mythe que l'agir ultérieur du narrateur se justifie.

La virilité perdue de l'homme blanc

C'est sur une tout autre scène, plus profonde, et donc plus éloignée des structurations idéologiques bipolaires qui, à un certain niveau de surface, divisaient les esprits, que se joue le récit de Jef Geeraerts : *Chasses*². L'écrivain flamand, ancien administrateur territorial au Congo, s'était fait connaître d'abord avec *Ik ben maar een neger* (1962), ouvrage qui révélait assurément ses qualités d'écrivain, et qui les mettait au service d'une description féroce de la gabegie qui avait suivi, dans la vie concrète de l'État, l'indépendance congolaise³. C'est, focalisée sur l'exercice de la médecine en brousse – un des fleurons de l'«œuvre» et de la «colonie modèle» –, le tableau du «gâchis», précisément celui dont ne veulent, dont

1 On retrouvera ce roman familial dans la contribution de K. Städtler.

2 GEERAERTS (Jef), *Jagen*. Anvers, Manteau ; *Chasses*. Bruxelles, La Longue vue, 1984, 156 p.

3 GEERAERTS (Jef), *Ik ben maar een neger. Het verhaal van Matsombo*. Anvers 1962 ; *Je ne suis qu'un nègre*. Traduit du néerlandais par Maddy Buysse. Paris, Fayard, 1971.

ne peuvent pas parler Pierre Mertens ou Jean-Pierre Urban. Les écrivains congolais-zaïrois ont depuis lors amplement repris ce genre de tableau, faut-il le dire, encore qu'on sente forcément moins, chez eux, la présence d'un «avant» colonial où l'État «fonctionnait».

Avec *Black Venus*¹, l'écrivain ouvre une autre problématique, celle de l'exploration des relations imaginaires du «Blanc» avec une Afrique qui tantôt le séduit, tantôt l'horripile ; et avec des Africains qui tantôt prennent langue avec lui, tantôt se dérobent à son appréhension. Dans ce roman qui à la fois lui vaudra le Prix triennal de Littérature en 1969 et suscitera le scandale (en raison de ses propos jugés «pornographiques» et «racistes»), Geeraerts abandonne le discours de la déploration simple. *Chasses* exploite la même veine : on y évoque, dans le registre de la sexualité et du fantasme, les rapports du Blanc avec l'Afrique au moment où il y vit ses derniers jours de tranquillité coloniale, si l'on peut dire. C'est dans ce cadre qu'apparaît Lumumba, ou plutôt son nom, lequel suffit d'ailleurs amplement.

La scène se passe en forêt, au petit matin, alors que le Blanc, au sortir de la tente, constate que la pirogue a disparu, et avec elle les Congolais qui l'accompagnaient dans cette partie de chasse au buffle. Mohongu, le jeune boy fidèle, est toutefois resté, ainsi que Yenga, la compagne africaine du Blanc. Mohongu révèle que les «autres» sont «← Remontés le fleuve, récolter du vin de palme, les bêêtes !» (sic). Le protagoniste européen entame avec Mohongu les rituels d'un petit déjeuner en brousse, avec la noix de kola dûment partagée et, ensuite, ce qui reste de provisions.

– Quand est-ce qu'y vont revenir ?

– Est-ce que je sais, missié ? Ma tête à couper qu'y sont en train de se saouler en chemin.

– Alors autant encore oublier notre buffle pour aujourd'hui.

– Y sont *malades*, cria violemment Mohongu.

Le blanc le regarda.

– Comment ça ?

– Malades du 30 juin. L'État n'aurait jamais dû nous accorder l'indépendance. Le jour où l'État a supprimé les coups de fouet l'an dernier, c'en a été bien fini de Son autorité ! Vous le verrez, la première chose que Lumumba rétablira, ce sera les coups de fouets. Et pas quatre, mais quarante, et ce n'est pas un mensonge ! En entendant le nom de Lumumba, le blanc éprouva de nouveau l'étrange nostalgie dont il ne connaissait l'existence que depuis peu : l'idée de devoir dire adieu à une manière de vivre dont il s'était toujours bien trouvé.

Accroupi près du feu, il se mit à penser au libre exercice du pouvoir dans les circonstances les plus impensables : l'absence de contrôle permanent, la liberté

¹ GEERAERTS (Jef), *Gangreen I. Black Venus* (1967). *Gangrène I. Black Venus*. Bruxelles, Labor, 1984, 156 p. ; *Black Venus*. Arles, Actes Sud ; Bruxelles, Labor, coll. Babel, 1995.

de disposer de son temps, la responsabilité d'un territoire de forêt vierge étendu et peu peuplé, le plaisir de partager le rythme de clans de chasseurs et de pêcheurs préhistoriques, une belle femme noire dont il était désespérément épris...

Il leva les yeux et vit Mohongu sortir de la case avec une poêle à crêpes, un sachet de farine et la casserole de viande de singe étuvée. Il savait qu'il ne restait plus de café que pour deux ou trois jours, il n'y avait plus de levure, chaque matin Mohongu cuisait une crêpe au lieu de pain (pp.17-18).

Telle est la scène d'une triple déshérence : celle des hommes qui ont momentanément déserté, celle des réserves de nourriture qui déjà s'épuisent, celle surtout d'un temps désormais révolu. Elle se déroule, il faut le préciser, dans un endroit au nom significatif de *Malingongo*, que les vieux considèrent comme maudit, car il a été autrefois «un repaire malfamé de déserteurs» et ensuite le cadre d'une violente répression coloniale.

Placer le désaveu de l'Indépendance dans une bouche africaine – le procédé est relativement fréquent par ailleurs, la bouche africaine faisant désormais autorité – dispense le protagoniste européen de commenter lui-même la chose. C'est qu'il a mieux à faire : explorer non les opinions, encore moins les faits, mais l'imaginaire lié à la rupture qui se produit. C'est ainsi qu'un peu plus loin, au terme d'une évocation relativement concrète et colorée d'un rapport amoureux qu'il a avec Yenga, le Blanc s'enquiert, plein de sollicitude, du plaisir qu'elle a éprouvé, mais aussi de son état (car, autre symbole, Yenga a fait une fausse couche en ce lieu). Puis il lui raconte :

– Les derniers temps, j'ai toujours le même rêve.

Il sentit qu'elle retenait sa respiration et attendait.

– Je suis fait prisonnier. Par des soldats de Lumumba. Maltraité. Pendant qu'ils te violent l'un après l'autre sous mes yeux. Puis un soldat vient vers moi. Avec une machette. Pour me châtrer. Et je ne peux pas m'enfuir car j'ai un poids énorme sur la poitrine et tous mes membres sont paralysés et puis on me châtré et puis je m'éveille...

Elle ne répondit pas.

– Tu m'as entendu, Yenga ?

– Cet endroit au bord de l'eau – Malingongo – il est ensorcelé, Mambomo. Depuis qu'on est venus y camper, tout va mal (p.38).

Le cauchemar se répètera : il constituera même l'avant-dernier épisode d'un récit qui amènera le couple de broussards belgo-congolais à précipiter leur départ vers la ville, puis, on peut le supposer, vers l'Europe dont Mambomo éprouve soudain une nostalgie toute nouvelle pour lui ¹.

¹ Cf. pp.68 sq. Ce rêve d'une «Norvège» où il pourrait «changer d'identité» fait inévitablement songer à ceux du protagoniste d'Ivan Reisforff, dans *L'Homme qui demanda du feu*, lui aussi se

Ce fantasme de castration, doublé de celui du viol de sa compagne «sous ses yeux», on le retrouve dans d'autres fictions, et notamment dans la bande dessinée *Congo 40* où il n'est pas présenté comme un rêve, mais plutôt comme une réalité où se condense toute la «vérité» – sanglante, bien entendu – de l'Indépendance congolaise¹. C'est une dimension dont l'historien a du mal à rendre compte, mais qui n'en est pas moins une réalité historique, que de tels fantasmes sexuels. L'historien n'éclaire rien en effet si, renvoyant les angoisses des Européens dans le tiroir des stupidités humaines, il se contente de comptabiliser les faits de viol et de meurtre, qui furent effectivement peu nombreux relativement à l'étendue du territoire congolais et proportionnellement à ce désastre que constitua, pour le Congo, le fait d'être vidé en quelques jours de la quasi totalité de ses services administratifs (dans bon nombre de cas, ces abandons de poste, et, dans tous les cas, l'encouragement officiel qui leur fut donné restent inexcusables). Mais comment quantifier une anxiété ? Et au nom de quoi évacuer son rôle historique ?

Si le sociologue a sans doute ici son mot à dire – en saura-t-on un jour un peu plus sur ces fameuses listes noires (blancs à tuer) et listes roses (blanches à prendre) que nombre de témoins affirment avoir vu circuler mais dont d'aucuns nient jusqu'à l'existence ? –, l'écrivain apporte un éclairage précieux s'il creuse plus avant le fantasme lui-même. Et c'est bien ce que fait Geeraerts en ramenant le débat à un niveau, celui de la pulsion et du mythe à la fois, dont l'aveu comme l'analyse sont, par toute autre voie, difficiles. Car tout son récit est placé sous le signe d'une anxiété quant à la virilité, laquelle s'exprime doublement dans l'affrontement viril avec le rival et dans la possession (le terme est insuffisant : il s'agit aussi de fécondation et de transmission du plaisir) de la femme. C'est sa position de mâle, c'est-à-dire de «vrai chasseur» par rapport au buffle, d'amant par rapport à Yenga, de chef de groupe par rapport aux Congolais, que le Blanc cherche à vérifier. Sans doute y parvient-il par rapport à Yenga, mais posséder Yenga n'est rien si les autres mâles ne reconnaissent pas cette possession. Sans doute le «Nzalé» est-il tué, mais le Blanc ne parvient pas comme le Congolais à en manger les testicules. Sans doute l'Africain qui l'agresse par derrière, l'insulte et veut le tuer au terme du récit est-il finalement le perdant de la rixe ; mais ce perdant a des «frères»

sentant à la fois «africain» et rejeté par l'Afrique. Le dernier épisode de cette *Chasse*, entre cauchemar et départ, est une agression réellement subie par le personnage.

¹ WARNAUTS [Éric] et RAIVES [Olivier], *Congo 40*. Tournai, Casterman, 1988. On peut supposer qu'en ce cas, les images de la rébellion des «simbas» se sont surimprimées dans la mémoire.

qui reviendront en nombre : mieux vaut choisir la vie, quitte à devoir fuir le troupeau, c'est-à-dire quitte à s'avouer vaincu au sortir de l'épreuve.

Le nom de Lumumba est ainsi formellement lié à un affrontement qui met en jeu «l'instinct primitif de l'homme» (p.69). On est à la fois dans le mythe et dans le tableau sociologique, car les scènes de *Jagen* évoquent aussi, de façon naturaliste, cette violence qui, si elle ne se traduit «que» par quelques viols peu représentatifs, est néanmoins partout dans l'air et marque ce moment où le pouvoir, battu en brèche, est à prendre par le plus fort. On ne peut ramener à cette dimension ce qui, par ailleurs, se joue. Mais on peut par contre se demander si cette dimension n'éclaire pas les discours sur ce qui se joue, et singulièrement si elle n'est pas pour quelque chose dans la mythification qui a lieu de part et d'autre. Qu'il y ait ainsi, dans les mythes du colonialisme, du nationalisme et du tiers-mondisme, un arrière-plan pulsionnel et «familial» (dans la mesure où c'est la position du mâle fécondant qui est en jeu) ne doit pas étonner : il s'exprime par exemple dans l'imagerie relative à la *jeunesse*, d'abord celle que retrouverait l'Europe fatiguée dans les «pays neufs», ensuite celle des nouveaux pouvoirs appelés à remplacer la masculinité décidément périmée de l'Europe, réduite à une image de vieille femme attendant un nouveau sens de l'Histoire.

Les bonnes intentions de Vincent

Le personnage de Vincent Makileke que construit France Bastia dans *L'Herbe naïve* ne procède évidemment pas de telles explorations dans l'imaginaire profond de l'Histoire¹. C'est que *L'Herbe naïve*, «version intégrale» d'un long récit qui avait paru en 1975 dans deux volumes distincts d'une collection destinée à la jeunesse, est d'une écriture plus contrôlée par le discours conscient, qui s'efforce d'y intégrer à la fois certaines valeurs idéologiques et la résistance que leur oppose le Réel.

On y soutient, a priori, on y encourage même, les destinées de la jeune nation congolaise au sortir (croit-on) des drames de la rébellion en Province orientale. Vincent Makileke, jeune responsable intellectuel proche de la Présidence, n'est assurément pas Lumumba, mais il en est comme la reprise décalée, au moment de ce nouveau démarrage qui est aussi, pour les personnages belges, l'occasion d'un bilan et d'un deuil. En l'occurrence, deux jeunes adultes, un frère et une sœur, reviennent au Congo à la recherche d'informations à propos de la mort de leurs parents, planteurs

¹ BASTIA (France), *L'Herbe naïve*. Gembloux, Duculot, 1990, 221 p.

assassinés au cours de la rébellion dite des «Simbas». C'est l'occasion d'un inventaire des biens du pays, des destructions mais aussi des espoirs désormais possibles. La valorisation va concerner de manière un peu ambiguë la figure d'un colon resté sur place, François Bente, à laquelle Catherine finit par être sensible : figure du Père, qui fait songer à certains héros du roman colonial comme le Major Poutrel dans *Mani* ou le Colonel Ravaud dans *Feux de bois*, Bente s'avère aussi, par un coup de théâtre, avoir été le meurtrier involontaire de la mère. L'opération idéologique est imparable : on valorise le «bon» Blanc en Afrique, on concède qu'il a eu des torts, mais ils sont involontaires et dès lors pardonnés ; si des Belges ont souffert injustement, ce n'est que par un hasard malencontreux où la responsabilité des «bons» Africains n'est pas engagée. En somme, une affaire de famille, dont les rebelles comme les victimes africaines de la guerre ne sont guère que le décor.

D'où l'importance du personnage de Vincent Makileke, dont le portrait idéalisé traduit les visibles bons sentiments de l'auteur à l'égard d'un pays qui, au moment de la rédaction, lui donne le sentiment qu'un rétablissement de la paix et de la prospérité y est possible. C'est l'époque-charnière, faut-il le rappeler, du début des années 70, où l'on voit le mobutisme jouer le plus à fond la carte du nationalisme, avec l'aval de nombre d'intellectuels devenus «zaïrois». Voici le dernier portrait de Makileke vu par Catherine :

Elle se relevait en souriant. Les mains mobiles de Makileke effleuraient, elles aussi, un arbre puis l'autre, arrachaient une feuille, caressaient une branche, à l'aveuglette. L'éclat des yeux sombres, la courte barbe en pointe donnaient par moments au visage tendu de Vincent un air un peu cruel, mais ses mains, dont Catherine à présent connaissait le langage, étaient pareilles à deux oiseaux qui trahissaient ingénument le trouble de leur maître (p.213)

Ce «long et mince Zaïrois» (p.40) se révèle ainsi, presque au terme du récit, et tandis que, sinon le désir, du moins un attachement sentimental affleure entre lui et l'orpheline, avec un certain nombre de traits physiques qui en font un spectre de feu le «beau Patrice». Tout se passe comme si, la page des convulsions étant tournée et les malentendus ayant fait place à l'évidente bonne volonté mutuelle, l'Histoire allait pouvoir recommencer à zéro pour la «jeune nation», désormais en de bonnes mains. À preuve, ce Makileke semble avoir compris les vertus d'une certaine retenue : contrairement à Lumumba, il «parle fort peu» (p.18), «ne parle que par monosyllabes» (p.41)¹.

La Belgique ne sera plus de la partie, l'amour étant présenté comme irréalisable entre les deux personnages, du moins dans l'immédiat, ce qui

¹ Makileke ressemble donc assez fort au Lumumba décrit par G. Kabongo Bujitu.

permet à Catherine de regagner son «vrai lieu» avec le double avantage moral et historique d'avoir reçu l'hommage amoureux de l'Afrique et d'avoir résisté cette fois au désir.

On notera, pour compléter une telle description, que cette issue n'est obtenue qu'après un travail de discussion d'images, qui commence au début du roman :

J'imaginai un homme d'âge mûr : ce délégué gouvernemental a vingt-neuf ans. Nous allions le comprendre avec difficulté : rien ne distingue son français du nôtre. Je le voyais, Dieu sait pourquoi, gros, court, cambré, avec la figure ronde et pleine des Zaïrois du Bas-Zaïre, dont il est originaire : ses traits fins, son nez droit, sa stature longue et mince sont ceux d'un Tutsi. De ses mains interminables, dont il semble ne savoir que faire, il caresse une barbe de grand d'Espagne, il palpe le moindre objet à sa portée, ne le déposant qu'après en avoir assimilé tous les contours. Des mains de musicien, de sculpteur ou d'aveugle qui finissent par le fatiguer lui-même et qu'il enfouit alors gauchement dans ses poches, où l'on entend encore craquer leurs jointures (p.41).

Où reviennent, bien entendu, d'autres images, d'autres fascinations, comme celle du Tutsi. Il est plus important sans doute d'observer que, d'une part, le portrait de ce «docteur en droit, polyglotte» (p.42), qui bien entendu est désintéressé et solidaire de son peuple dont il aime à écouter les histoires (p.43), incarne le politicien modèle dont on rêvait pour la «jeune nation». Cette image clichée fait inévitablement songer, par exemple, à certains personnages qu'on trouvait dans les aventures de *La Patrouille des Castors*, comme celui de Marcel M'Bidola dans *Le Secret des monts tabou* (1959) ou du Docteur Madabio dans *Le Pays de la mort* (1971)¹. Avec cette différence toutefois que, dans *L'Herbe naïve*, le héros blanc n'est vraiment pas indispensable à la solution des problèmes africains ; au contraire, il accepte désormais sa position d'extériorité et s'en remet à Makileke de bonne grâce, selon un-chacun-chez-soi-et-tournons-la-page qui, sans doute, minimise le rôle de l'Européen en Afrique, mais qui lui permet aussi de dégager sa responsabilité historique.

Or, il subsiste d'autre part en Makileke, on l'aura remarqué dans les deux citations, un certain nombre de traits secondaires qui sont moins rassurants, et qui nous ramènent d'une certaine manière à l'anxiété qui se projetait si volontiers dans les portraits diabolisés de Lumumba. Il y a cette barbe de «Grand d'Espagne», qui reporte forcément le public belge, élevé dans la détestation de Philippe II et du Duc d'Albe, à autre chose que de la sympathie. Il y a ces mains, qui pourraient être d'artiste «ou d'aveugle», ces mains d'«évolué» tout occupées à «assimiler» à la hâte le réel, et

¹ Cf. MITACQ, *Tout Mitacq*. Tomes 3 et 6. S.I., Dupuis, 1991 et 1992.

que visiblement démange un tempérament préhensif ; ces mains « gauches » dont les jointures, une fois au secret, craquent, on a envie d'ajouter : sinistrement. Au terme de cet examen, assurément, on nous dit que cet « air un peu cruel » n'est qu'une façade, et qu'elle cache un « trouble » : celui de Makileke ? Ou celui de la jeune femme, si constamment sur ses gardes, et qui s'en inquiète ?

Quels que soient les côtés édifiants de ce roman visiblement orienté par la bienveillance à l'égard du Zaïre alors tout frais sorti (façon de parler) des limbes du nouveau départ que devait représenter feu l'« authenticité », il se pourrait qu'on soit ici ramené à l'ambivalence politique d'un Sanchotte, et à un affleurement de la scène pulsionnelle déployée autrement par Geeraerts. Un affleurement seulement, tant il est vrai que ce livre – dû à une femme et par ailleurs moins puissant en termes de séduction littéraire – est très attentif à ne veiller qu'aux affaires de la famille belge, à présent recentrée en Métropole. C'est peut-être ce qui lui permet aussi, bien que ce spectre-là de Lumumba n'ait officiellement rien à voir avec le Premier Ministre congolais, de reconstituer un portrait psychologique sans doute plus ressemblant au Lumumba de l'Histoire (à la réserve langagière près).